

LE XXV^e ANNIVERSAIRE DE L'INAUGURATION DE L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE SOLVAY

Le 16 novembre 1927, l'Institut de Sociologie Solvay a célébré le XXV^{me} anniversaire de son inauguration. A cette occasion, un buste d'Ernest Solvay a été offert à l'Institut par la famille Solvay. Une assistance nombreuse et très brillante s'est trouvée réunie dans la grande salle, sobrement décorée. Sur l'estrade, sous l'une des trois arcades, le buste en bronze d'Ernest Solvay par Victor Rousseau se détachait sur le velours d'une tenture.

On remarquait dans l'assistance : les membres de la famille Solvay, notamment MM. Armand, Edmond, Ernest-J. Solvay et Emile Tournay-Solvay, fils et petit-fils du fondateur de l'Institut ; MM. Hymans, ministre de la Justice ; J. Wauters, ministre de l'Industrie, du Travail et de la Prévoyance sociale ; C. Huysmans, ministre des Sciences et des Arts ; S. E. M. Hugh M. Gibson, ambassadeur des Etats-Unis ; MM. Hawlicek, ministre de Tchécoslovaquie ; Masaryk, secrétaire de la Légation Tchécoslovaque ; baron Tibbaut et Max Hallet, vice-présidents de la Chambre des Représentants ; Lafontaine, vice-président du Sénat ; Barnich, de Brouckère, sénateurs ; Wodon, chef de cabinet du Roi ; Van Langenhove, chef de cabinet du Ministre des Affaires étrangères ; Castiau, chef de cabinet du Ministre des Chemins de fer ; Julin, secrétaire général du Ministère du Travail ; J. de la Vallée Poussin, secré.

taire général du Ministère des Sciences et des Arts ; Lebacqz, directeur général des Mines ; Clavier, directeur général des contributions directes ; Edouard Remy, président à la Cour de Cassation ; de nombreux professeurs et membres de l'Académie, parmi lesquels MM. Maurice Wilmotte et Léon Leclère ; M^{me} Emile Waxweiler et ses enfants ; MM. Ch. Lefébure, ancien secrétaire de M. Solvay ; René Sand, secrétaire général de la Ligue Internationale de la Croix Rouge ; Gustave-Léo Gérard, directeur général du Comité Central Industriel, tous les collaborateurs et beaucoup d'habitues de l'Institut.

M. Maurice Vauthier, ministre de l'Intérieur et de l'Hygiène et président du Conseil d'Administration de l'Université libre de Bruxelles, préside la séance, ayant à ses côtés M. Maurice Ansiaux, recteur de l'Université, et M. Mahaim, directeur de l'Institut.

Celui-ci a prononcé le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

Mes premières paroles seront pour vous remercier, au nom des collaborateurs de l'Institut et en mon nom personnel, d'être venus si nombreux vous associer à la pensée pieuse qui nous réunit aujourd'hui : l'honneur que vous témoignez, par votre présence, à la mémoire d'Ernest Solvay, et à l'Institut, dépasse en réalité l'homme et l'institution. Nous célébrons ensemble la grandeur d'âme et la science pure. Quand, il y a quelques semaines, Sa Majesté le Roi adressait à l'élite du monde des affaires un retentissant appel en faveur de la science, et qu'Elle invoquait « des exemples bien connus, jusqu'ici moins fréquents en Belgique que dans certains pays étrangers », nous sommes sûrs qu'Elle pensait à celui d'Ernest Solvay. L'hommage que vous lui rendez aujourd'hui correspond trop aux préoccupations du monde intellectuel, si magistralement exprimées par la parole royale, pour que vous n'en soyez pas publiquement et sincèrement remerciés.

Le télégramme que Sa Majesté vient de me faire l'honneur de m'adresser témoigne une fois de plus de l'intérêt

qu'Elle porte à l'Institut et à l'œuvre de son fondateur. En voici le texte :

« A l'occasion du XXV^{me} anniversaire de l'Institut que vous dirigez, je m'associe à l'hommage rendu à la mémoire de l'éminent fondateur de cet établissement, feu Ernest Solvay, qui, le premier chez nous, a si bien compris les rapports de la science et de l'industrie et du regretté Emile Waxweiler, qui, dans ses remarquables recherches sociologiques, a su imprimer aux travaux de l'Institut un caractère aussi nouveau qu'éminemment scientifique.

(Signé) ALBERT. » (1)

On ne connaît pas bien, en général, l'histoire de cet Institut. Bien des erreurs, bien des malentendus sont courants à son sujet. Le moment m'a paru favorable pour retracer brièvement cette histoire et faire connaître les caractères de cette maison, ce qu'on y a fait, ce qu'on y fait, et la pensée qui y habite.

C'est en 1900 qu'il faut faire remonter l'origine directe de cet Institut. Pendant toute sa vie, Solvay a réfléchi aux

(1) D'autres marques d'intérêt nous ont encore été exprimées. M^{me} Solvay, la vénérable compagne d'Ernest Solvay, a bien voulu nous écrire qu'elle regrettait de ne pouvoir assister à cette réunion et qu'elle faisait des vœux pour le succès de l'Institut.

Se sont également excusés : LL. EExc. Sir George Grahame, ambassadeur de la Grande-Bretagne, et Adatci, ambassadeur du Japon; MM. Henri Jaspar, premier ministre; comte de Broqueville, ministre de la Défense nationale; Vandervelde, ministre des Affaires étrangères; Anseele, ministre des Chemins de fer; Baels, ministre de l'Agriculture; vicomte Poulet, G. Theunis et H. Carton de Wiart, ministres d'Etat; Xavier Neujean et Albert Janssen, anciens ministres; Pierre G. Kapsambélis, chargé d'affaires de Grèce; Vermeylen, sénateur; R. Kreglinger, député; Henri Rolin et Dony-Hénault, professeurs à l'Université libre de Bruxelles; Ad. Braas, doyen de la Faculté de droit de Liège, et Wille, professeur à la même Faculté; Jules Carlier, président, et P. Goldschmidt, directeur du Comité Central Industriel; Max-Léo Gérard, directeur du Fonds d'Amortissement; Nicolay, directeur au Ministère du Travail; M^{me} Mulle, directrice de l'Ecole centrale de service social; MM. Harsée, directeur du Charbonnage des Liégeois en Campine; Van Mirlo, des Minerva Motors; Drabs, professeur à l'Institut d'ergologie de Bruxelles, etc.

choses sociales. Inventeur de génie, s'il a été absorbé par la mise au point technique de ses procédés, puis par l'édition, pièce par pièce, de cette merveille que constitue une grande affaire industrielle, il n'y a jamais été absorbé au point de ne pas se préoccuper de questions politiques et sociales. Il aimait à rappeler lui-même une polémique qu'il avait eue en 1871, et une brochure qu'il publia en 1879, sous le titre : *Science contre Religion, au point de vue social*, avec ce sous-titre : « Faut-il avancer ou reculer ? » et où il esquissait quelques-unes de ses idées fondamentales.

En 1900, il y a déjà près de dix ans qu'il a créé l'Institut de Physiologie, dont il a donné la direction au D^r Paul Héger, dont le nom sera toujours prononcé à l'Université de Bruxelles avec une particulière vénération.

Il y a six ans, à ce moment aussi, qu'il a chargé un groupe de savants, dont Hector Denis, Guillaume De Greef, Emile Vandervelde, groupe qu'il appelle *Institut des Sciences Sociales*, de faire des recherches dans le sens de certaines idées maîtresses de son plan social.

Ernest Solvay a alors soixante-deux ans. Il est un des grands industriels de l'Europe. D'une vigueur physique et d'une énergie au travail exceptionnelles, il est dans la pleine maturité de son esprit, essentiellement créateur et « réalisateur ». Il a traversé la politique, ayant siégé au Sénat pendant huit ans, et il reste hanté, préoccupé par les problèmes sociaux qui se pressent et s'imposent à l'opinion publique.

C'est alors que le hasard d'une conversation met sur son chemin Emile Waxweiler, circonstance qui va avoir, pour l'un comme pour l'autre, pour l'Université et pour la Science, des conséquences remarquables. C'était à propos de l'École des Sciences Politiques et Sociales, récemment créée à cette Université, que Waxweiler était venu trouver M. Solvay. Le programme des études était arrêté, mais il n'était réalisé que partiellement, et les moyens faisaient défaut. Waxweiler avait alors trente-trois ans. Il était fonctionnaire au Ministère de l'Industrie et du Travail.

où l'avait appelé Nyssens, et il venait de participer avec éclat à la direction du recensement industriel de 1896, qui, après celui de Quetelet (en 1846), est considéré comme un chef-d'œuvre de statistique administrative. M. Solvay, avec sa grande expérience des hommes, reconnut du premier coup en lui l'intelligence souveraine et le caractère résolu qui convenaient à ses desseins. Nous ne savons pas exactement ce qui se passa lors de cet entretien, mais nous savons ce qui en résulta : Waxweiler fut détaché du Ministère et chargé par M. Solvay de fonder un institut nouveau, consacré à l'étude de problèmes sociaux.

Quelques semaines se passèrent avant d'arriver à mettre au point le projet ; et c'est le 12 février 1901 que M. Solvay écrivait au Collège des Bourgmestre et Echevins de la ville de Bruxelles pour lui demander de mettre à sa disposition un terrain au Parc Léopold.

Ce sera, dans l'avenir, un sujet d'étonnement pour les historiens du droit, de suivre les efforts, les procédés — disons le mot, les subterfuges — employés par les praticiens pour suppléer aux lacunes de notre législation en ce qui concerne les personnes morales. En 1901, les Universités n'ont pas la personnalité civile, l'association sans but lucratif n'existe pas. Aussi, pour créer une fondation — ce qui, dans d'autres pays, n'eût offert aucune difficulté — il fallait la complicité d'une personne civile. Ce fut le rôle de la Ville de Bruxelles. C'est ainsi qu'une convention, approuvée par le Conseil communal, le 3 juin 1901, concéda à M. Solvay le terrain nécessaire, à charge pour lui « d'y ériger un établissement scientifique qui portera le nom d'*Institut de Sociologie* », de l'entretenir et d'y faire poursuivre des recherches scientifiques. La concession est accordée pour une durée de vingt-cinq ans, et à la condition qu'à l'expiration de cette période, ou à la résiliation de la convention pour quelque cause que ce soit, l'Institut, son mobilier et son outillage scientifique appartiennent à la Ville de Bruxelles.

Cette convention était, d'ailleurs, copiée sur celle qui était intervenue, dans les mêmes conditions pour l'Institut

de Physiologie quelques années auparavant, et elle va se répéter plus tard pour l'École de Commerce.

Les termes mêmes employés par Ernest Solvay dans sa lettre au Collège doivent être rappelés parce qu'ils indiquent son but et sa largeur d'idées.

« Les problèmes économiques et sociaux dominent les préoccupations contemporaines ; ces dernières années ont vu se multiplier les travaux et les recherches dans ce domaine, longtemps abandonné au hasard de l'empirisme et à l'arbitraire des spéculations individuelles.

» J'ai moi-même tenté de donner à ces efforts souvent dépourvus de coordination une base positive en cherchant à rattacher fondamentalement les facteurs économiques prépondérants dans l'évolution des peuples aux facteurs physiologiques et physiques qui régissent l'homme et la nature.

» En vue de poursuivre les études auxquelles je me suis appliqué, et de fournir à tous les chercheurs les moyens de contribuer au progrès des sciences sociales, j'ai l'intention de créer à Bruxelles un *Institut de Sociologie*. »

Ce texte est du plus haut intérêt pour plusieurs raisons. On y retrouve d'abord la préoccupation qui a toujours été celle de l'esprit de Solvay : celle de la synthèse. Ses idées sociales ne peuvent pas être séparées de ses idées en sciences naturelles, notamment de ses idées en physique et en physiologie. Ensuite, il y est très nettement exprimé que l'Institut n'est pas destiné uniquement à ses recherches personnelles : il est ouvert à tous les chercheurs s'ils veulent contribuer au progrès des sciences sociales. C'est là le trait de grandeur d'âme et de générosité qui l'immortalise à jamais et qui lui vaut la reconnaissance éternelle des hommes de science. Et, comme pour mieux manifester encore cette disposition d'esprit, le même jour, M. Solvay écrit à M. Graux, alors administrateur-inspecteur de l'Université, pour lui faire connaître son intention d'assurer l'avenir de l'École des Sciences Politiques et Sociales pour une période de vingt-cinq années, ainsi que de fonder un

Institut de Sociologie, « auquel, a-t-il soin d'ajouter, ses professeurs et élèves auraient accès. »

Ainsi il est très clair que l'Institut n'est pas à l'usage exclusif du fondateur ou de ses mandataires, il est une œuvre désintéressée, il est un laboratoire ouvert aux chercheurs qualifiés pour entreprendre des études sérieuses. Le premier règlement, en stipulant les conditions d'admission, ajoute qu'une indépendance scientifique absolue leur est garantie.

En quoi consiste ce « laboratoire » ?

« Les locaux de cet Institut comprendraient, dans ma pensée, écrit encore M. Solvay, une bibliothèque complètement outillée, une série de salles de travail accessibles aux hommes de science désireux d'entreprendre des recherches sociologiques et d'un auditoire pour conférences. »

Un an et demi après, l'Institut était érigé par les architectes C. Bosmans et H. Vandeveld, sur les indications de Waxweiler, et, le 16 novembre, celui-ci en faisait les honneurs à des visiteurs qu'il avait invités par groupes.

Il leur expliqua notamment l'agencement de la bibliothèque, qui comprenait déjà plusieurs milliers de volumes et de brochures. Comme l'Institut n'est pas un bâtiment public, mais un laboratoire, tout est subordonné aux facilités à donner aux travailleurs. Le public « parasitaire » des bibliothèques publiques étant écarté, on s'ingénie à faire en sorte que l'homme d'étude ne rencontre ni empêchements matériels ni intermédiaires administratifs. Aussi, la bibliothèque n'a pas de bibliothécaire : deux catalogues, l'un par noms d'auteurs, l'autre par ordre de matières, fournissent clairement les indications suffisantes pour que le lecteur puisse trouver lui-même dans les rayons le livre qu'il cherche.

Tous les livres ne sont pas reliés, mais placés dans des emboîtages de hauteur uniforme, de couleur différente selon que l'ouvrage est écrit en français, en allemand, en anglais ou en d'autres langues, et portant un feuillet sur lequel l'emprunteur écrit son nom, la date de l'emprunt et la date de la remise en place. Aucun livre ne peut sortir de

l'Institut ; les lecteurs ne les emportent que jusqu'à la place qui leur est réservée. Celle-ci peut être un pupitre dans la salle de lecture, ou l'une des douze petites cellules qui entourent la grande salle, — asiles de silence et de calme, où le chercheur est chez lui, et peut travailler dans les meilleures conditions pour le travail de l'esprit. Waxweiler gardait rancune aux anciennes bibliothèques où les fonctionnaires paraissaient préposés à servir d'obstacles plutôt que d'aides aux lecteurs. De là son idée de mettre tous les livres directement à la disposition des lecteurs. De là aussi cette précaution de permettre que l'on puisse aller consulter l'ouvrage désiré même dans l'atelier du relieur attaché à l'Institut. La réponse : « L'ouvrage est à la reliure » ne devait jamais être considérée comme une fin de non-recevoir.

Quant aux quelque deux cent cinquante revues et journaux reçus par l'Institut, les derniers numéros sont déposés à la salle de lecture et les collections se trouvent dans les rayons du vaste sous-sol, où des tables sont encore disposées pour le travail.

La salle de conférences est de dimensions restreintes, mais suffisantes pour les réunions de collaborateurs, de professeurs et d'étudiants qui la fréquentent.

L'Institut est resté, à quelques détails près, ce qu'il était lors de son inauguration, avec cette différence que l'augmentation continue des collections et des acquisitions de livres pose de façon de plus en plus pressante le problème de l'encombrement.

Tel est, sommairement, le magnifique instrument de travail qui fut installé il y a vingt-cinq ans. Il est bon de dire qu'à cette époque, il était unique au monde, en ce sens qu'aucun institut scientifique n'était consacré à la recherche sociologique pure. Le *Musée Social* de Paris, fondé quelques années auparavant par le comte de Chambrun, le *Soziales Museum* de Francfort, avaient de tout autres caractères, et nulle part on ne pouvait trouver plus de dispositions généreuses pour l'accueil libéral des savants.

Quel usage a-t-il été fait de cette admirable institution ?

Le moment est venu de jeter un regard en arrière et de faire le tableau, aussi ramassé que possible, de ces vingt-cinq ans d'activité.

Mais il faudrait, pour bien le placer dans son cadre, et le mettre en valeur, retracer l'histoire de la science sociale pendant un quart de siècle. Or, c'est précisément la période pendant laquelle ses progrès ont été les plus considérables. De nouvelles écoles sont nées en France, en Allemagne, en Italie, aux Etats-Unis. Les travaux se sont multipliés au point de former aujourd'hui une masse énorme dont l'étude demanderait une vie d'homme.

Je n'essaierai pas de résumer, même à grands traits, ce mouvement. Je me contenterai de vous donner quelques indications sur l'apport de l'Institut à la Sociologie.

Toutes les recherches scientifiques qui se sont poursuivies ici n'ont pas donné lieu à des publications, loin de là. Dans ces cellules de travail, dans ces réunions de groupes, combien d'efforts de pensée ont été initiés et soutenus, dans ce bâtiment tutélaire que d'esprits ont trouvé les matériaux d'œuvres variées qui se sont dispersées au loin !

Mais les publications faites sous les auspices et avec les ressources de l'Institut, constituent déjà à elles seules un monument imposant auquel il a souvent été rendu hommage.

Les travaux de l'Institut, jusqu'en 1914, ont été édités en trois séries de publications. La première, les *Notes et Mémoires*, présente des recherches originales, souvent mais pas exclusivement d'ordre théorique. Onze fascicules y ont paru. En tête se trouve une note importante de Solvay sur des *formules d'introduction à l'énergétique* qui révèlent le fond de sa pensée philosophique. C'est là que l'on peut le mieux saisir le lien qu'il établit entre l'homme et la société et l'unité de sa conception. Partant de sa définition énergétique de l'individu, il émet cette hypothèse, qui lui paraît évidente, que la société humaine doit pouvoir elle-même être définie en une somme de réactions tendant au rendement maximum en énergie. Cette note reste comme

l'exposé le plus explicite de la méthode et de la manière de penser de Solvay.

Le second fascicule a l'importance d'un manifeste : c'est l'*Esquisse d'une Sociologie* de Waxweiler. Il date de 1906, et on peut dire qu'il est le résultat d'un effort intellectuel extraordinaire. A coup sûr, le jeune directeur de l'Institut a voulu, dès le début des publications, donner au monde la preuve qu'il était né une école nouvelle en sociologie. Son *esquisse* n'a pas d'analogue et est une œuvre originale. Sans doute, il modifiera quelque peu plus tard sa conception. A cette époque, il est encore dominé par le point de vue biologique. Il conçoit la sociologie comme une éthologie, c'est-à-dire une science de l'être dans ses rapports avec son milieu. Plus tard, il se rapprochera davantage de la psychologie, mais il a déjà, dans ce livre fondamental, tous les principes de méthode qui vont le guider si brillamment dans ses travaux futurs. On est impressionné notamment par sa préoccupation constante de serrer de près la réalité, le concret, l'individuel.

Raphaël Petrucci a donné, dans cette collection, deux ouvrages qui ont attiré l'attention. Il s'agissait de sociologie comparée : l'un voulait retrouver les *origines naturelles de la propriété*, l'autre soutenait la *non-comparabilité des sociétés animales*.

M. Wodon a publié de précieuses *Notes critiques sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif*, étude qui était à cette époque l'objet de travaux sans véritable portée sociologique.

Le D^r Houzé qui fut tout un temps l'un des conseillers les plus écoutés de Waxweiler, s'est plu à faire une étude critique de l'*Aryen* et de l'*Anthroposociologie*, étude décisive qui mettait à néant tant d'idées fausses en matière d'archéologie et de préhistoire.

Dans le fascicule intitulé : *Mesure des capacités intellectuelle et énergétique*, Ch. Henry essayait d'apporter aux études d'Ernest Solvay l'adjuvant d'un appareil de mesure intéressant, empruntant les méthodes de la statistique mathématique.

L'ouvrage d'un professeur de nationalité hongroise, M. E. Somlo, publié en allemand, sur la *Circulation des biens dans la société primitive*, témoigne à la fois de la variété et de l'objectivité des travaux de l'Institut. Il s'agit là du redressement de certaines théories de Karl Bücher sur l'économie des primitifs.

Trois enquêtes font encore partie de cette collection. C'est d'abord cette célèbre *Enquête sur le régime alimentaire de 1.065 ouvriers belges*, entreprise par Waxweiler et le D^r Slosse, qui est encore citée et utilisée aujourd'hui comme un modèle du genre, et qui révéla tant de faits ignorés de la situation de notre classe ouvrière.

C'est ensuite les *Recherches* de M. Varendonck, sur les *Sociétés d'Enfants*, qui mettaient à jour toute une part inconnue de la psychologie infantile et de son influence sur les phénomènes sociaux.

La dernière est mon enquête sur les *Abonnements d'ouvriers*, qui n'eût certainement jamais vu le jour sans la générosité de l'Institut.

La seconde collection de publications porte le titre d'*Etudes sociales*. Ce sont des volumes in-8° qui présentent l'étude de phénomènes sociaux importants non seulement au point de vue théorique, mais aussi au point de vue pratique.

Nous signalerons en première ligne l'un des ouvrages d'Adolphe Prins où il a déposé le meilleur de son génie constructif : *L'Esprit du gouvernement démocratique*.

M. De Leener, qui partage avec M. Warnotte le privilège d'avoir appartenu à l'Institut depuis son origine, a fait paraître dans cette collection une importante étude sur *L'organisation syndicale des chefs d'industrie*, ouvrage, on peut le dire, en avance sur son temps.

M. Ansiaux poursuivait ici la série de ses travaux sur la question monétaire, par un volume sur *Les principes de la politique régulatrice des changes*, prélude à tant de travaux qui ont fait de lui le spécialiste autorisé que vous connaissez.

La question des *Régies communales* a été étudiée par

M. Brees d'une façon approfondie ; son livre, qui est du droit administratif en même temps que de l'économie politique, a conservé, chose remarquable, une valeur actuelle.

M. Ingenbleek débutait dans la science financière par une belle étude intitulée : *Impôts directs ou indirects sur le revenu*, qui le préparait admirablement à de hautes fonctions.

C'est dans cette collection encore que, sous la signature de M. Lewinski, parut un ouvrage révélateur sur *L'évolution industrielle de la Belgique*, qui, reprenant toute l'histoire de notre industrie depuis le XVIII^e siècle, en donnait les caractères et en traçait l'évolution.

Une enquête sur les *Ouvriers agricoles*, de M. Bouché, termine cette collection en l'enrichissant de faits généralement mal connus.

Avec la troisième collection, qui s'appelle les *Actualités sociales*, nous abordons un autre genre d'ouvrages. « Nous n'avons pas cru, écrivait Waxweiler, qu'il fût possible de limiter l'activité de l'Institut de Sociologie à la pure investigation scientifique. Le domaine des recherches sociales est trop humain pour que l'on puisse, en le parcourant, se désintéresser des applications auxquelles sollicitent à la fois l'instinct personnel du mieux et la solidarité des aspirations, des intérêts ou des souffrances d'autrui. »

De là, une série de petits volumes in-16° traitant des problèmes les plus divers, qui, à un moment donné, sollicitaient l'attention publique. Vingt volumes ont été ainsi édités en moins de dix ans. On y trouve, tout d'abord, un résumé des idées d'Ernest Solvay sur le productivisme et le comptabilisme, sous le titre de *Principes d'orientation sociale*. Puis, des questions économiques, comme : *Que faut-il faire de nos industries à domicile ?* par M. Ansiaux ; *Le charbon dans le nord de la Belgique*, par MM. De Leener, Wodon et Waxweiler ; *Le procès du Libre-échange en Angleterre*, par M. Crick ; *Ce qui manque au commerce belge d'exportation*, par M. De Leener, ainsi que la *Politique des transports en Belgique* ; *Une expérience indus-*

trielle de réduction de la journée de travail, par M. Fromont.

Des questions d'ergologie comme *L'augmentation du rendement de la machine humaine*, du D^r Querton; *Entraînement et fatigue au point de vue militaire*, par M^{lle} Joteyko.

Des questions d'organisation sociale : *L'assurance et l'assistance mutuelles au point de vue médical*, par le D^r Querton; *Ce que l'armée peut être pour la nation*, par M. Fastrez; *La lutte contre la dégénérescence en Angleterre*, par les D^{rs} Ensich et Boulenger.

Des questions de droit : *Les sociétés anonymes, abus et remèdes*, par M. Théate; *La personnification civile des associations*, par MM. Prins, Marcq, Vauthier et Errera; *La défense sociale et les transformations du droit pénal*, par Prins.

Des questions coloniales : *Le commerce et l'agriculture au Katanga*, deux volumes contenant les résultats d'une mission confiée à M. De Leener par l'Institut.

Le petit volume intitulé : *La politique de réforme sociale en Angleterre*, mérite peut-être une mention à part ; c'est le résumé de conférences qui furent faites dans ce local par quatre membres du Parlement anglais appartenant à l'*Eighty Club*, et qui avaient été invités par M. Solvay en vue de faire connaître l'orientation du parti libéral anglais en matière sociale.

On le voit, l'Institut ne se contentait pas d'accumuler les informations, les connaissances, les documents, il entendait, par la variété de ses travaux et la diversité des points de vue, faire profiter le public de ses recherches.

En 1910, une nouvelle publication vient s'ajouter à celles que nous avons énumérées : c'est un *Bulletin Mensuel*, qui, au bout de quelques mois, s'appelle les *Archives Sociologiques*. Dans une préface, extrêmement remarquable, Waxweiler en trace le programme. Il s'agit essentiellement de donner, sous l'impulsion des circonstances, des lectures, des travaux journaliers, les résultats de l'adoption du point de vue sociologique. On veut saisir, non plus tant les formes des institutions sociales que les fonctions qui leur donnent naissance ; on veut expliquer les choses

par leur genèse, « sans essayer de substituer aux faits tels qu'ils se présentent un arrangement artificiel et arbitraire venu des suggestions de la logique ou de l'imagination. »

Ce programme a été exécuté. Chaque numéro du périodique contient des articles de fond où l'on reconnaît l'inspiration du directeur, et où ce point de vue est développé, à l'occasion des objets les plus divers.

Mais chaque numéro contient encore autre chose, que je tiens à signaler comme un des plus précieux travaux qui aient été entrepris dans cette maison : c'est la *chronique du mouvement scientifique* qui a pour auteur M. Daniel Warnotte. Depuis 1910, dans le *Bulletin* et les *Archives*, et, après la guerre, dans la *Revue* actuelle de l'Institut, M. Warnotte rend compte de toutes les publications dignes d'être mentionnées dans le domaine entier des sciences sociales, c'est-à-dire : les sciences bio-psychologiques, l'ethnologie, les sciences historiques, la science des religions, la science du langage, l'économie politique et sociale, la démographie, le droit, la politique, la littérature et l'art, la philosophie, la sociologie proprement dite, le tout au point de vue du sociologue. J'atteste que, dans aucun pays, en aucune langue, semblable travail n'est fait, avec cette constance, cette précision, ce sens de la découverte, et que notre collègue rend des services inestimables à un grand nombre d'hommes de science. Il m'est agréable de dire ici que son travail est journellement apprécié et admiré à l'étranger.

Les *Archives Sociologiques* sont en grande partie l'œuvre de Waxweiler. C'est là qu'il faut chercher le développement de sa pensée et en constater l'ascension continue. On y voit aussi toute l'activité de l'Institut, qui devenait peu à peu le foyer auquel de nombreux chercheurs venaient et aimaient à se rencontrer. On avait formé des *groupes d'études* qui se réunissaient périodiquement et discutaient dans l'atmosphère de paix et de sérénité qui convient à la recherche de la vérité.

On avait institué l'*Intermédiaire Sociologique*, office international de documentation et d'information pour les

sciences sociales, dont la direction est encore confiée à M. Warnotte. « Il a pour objet d'établir des rapports entre les personnalités, les sociétés, les institutions en leur permettant de coopérer à une œuvre commune de documentation et d'aide scientifique mutuelle. » A cet effet, plusieurs centaines de savants ont été pressentis et sollicités d'indiquer à l'avance les questions et les matières sur lesquelles ils consentaient à donner des renseignements, et quand une demande à laquelle nous n'avons pas nous-mêmes la réponse nous est adressée, nous l'envoyons au correspondant compétent qui ne manque jamais de nous fournir la réponse désirée.

Telle était l'activité générale de l'Institut quand, brusquement, survient la catastrophe : la guerre est déchaînée. Waxweiler suit le Roi et le Gouvernement à l'étranger. Il met à leur service les ressources de ses connaissances et de son énergie. On sait comment il sert le pays par deux livres admirables, *La Belgique neutre et loyale*, et le *Procès de la neutralité belge*, et par une campagne de conférences dont le souvenir n'est pas perdu en Suisse. Il était occupé à servir encore le Gouvernement dans les négociations économiques avec la France, quand il fut brutalement tué à Londres par un accident d'automobile. Il avait quarante-neuf ans. Jamais on ne déplorera assez la perte que le pays et la science ont faite en le perdant.

Pendant l'occupation allemande, l'Institut n'eut point à souffrir de dommages matériels. Il resta ouvert jusqu'au moment où il fut réquisitionné pour servir de salle de lecture aux militaires qui suivaient les cours organisés par l'autorité allemande à l'Ecole de Commerce.

Quand la liberté lui fut rendue, en mai 1918, l'Institut continua à être le rendez-vous de groupes de collaborateurs qui avaient commencé, sous la direction conjointe de MM. Barnich et Ansiaux, à faire des études en vue de la reconstitution nationale.

Il en résulta, en 1919 et en 1920 la publication de neuf volumes, qui eurent pour objet : *L'impôt sur les bénéficiaires de guerre, la question des loyers, l'action de l'Etat contre*

l'alcoolisme, la réforme du Sénat, due à M. Smets ; l'autonomie des chemins de fer de l'Etat belge, l'impôt successoral, la réforme du régime douanier des produits alimentaires, le retour à la légalité et l'organisation régionale des services publics.

En 1920, M. Hostelet succéda à M. Ansiaux à la direction de l'Institut, à côté de M. Barnich.

En juillet, la *Revue de l'Institut de sociologie* prit la place des *Archives sociologiques* et parut d'abord tous les deux mois (aujourd'hui elle a dû restreindre sa périodicité et ne paraître qu'une fois par trimestre).

Deux ouvrages spéciaux furent publiés en 1921 : le *Mouvement coopératif en Russie*, par G. Bekker, et une importante étude d'ethnographie congolaise, intitulée *Azande*, due à un jeune explorateur, M. de Calonne-Beaufaict, qui mourut prématurément, et dont l'œuvre posthume fut mise au point par le colonel Alex. Bertrand.

C'est le 26 mai 1922 que M. Ernest Solvay s'éteignait, dans la gloire d'une vie exemplaire, où l'action se mêle à la pensée vers le bien et vers le vrai, où le cœur est aussi grand que le caractère. Il lui avait été donné aussi de servir son pays aux heures d'angoisse. On n'oubliera jamais qu'il fut le fondateur et le président d'honneur du Comité National de Secours et d'Alimentation qui sauva la population de la famine.

Le sort de l'Institut de Sociologie était aux mains de ses héritiers. Ils ont voulu, par une générosité respectueuse des volontés de leur auteur, en assurer l'avenir en le remettant à l'Université Libre de Bruxelles, dont la pérennité garantit celle de l'Institut. Celui-ci, désormais, est partie intégrante du grand établissement d'enseignement supérieur qui fait honneur à la capitale.

Grâces soient rendues à l'heureux accord de la famille Solvay, de la Ville de Bruxelles et de l'Université : il permet d'envisager la continuité d'une institution dont le moindre mérite est d'accroître le patrimoine intellectuel de la patrie.

On a fait appel, pour la diriger, à un économiste doublé

d'un juriste, qui n'est pas un sociologue de carrière, mais qui a cultivé, depuis plus de quarante ans, le domaine d'un bon nombre de sciences sociales. Son unique souci est de promouvoir l'œuvre dans l'esprit et dans les voies où elle s'est développée. Sans avoir été le confident d'Ernest Solvay, il garde à ses idées le respect qu'on doit à la sincérité d'un esprit génial épris de synthèse.

A mesure que le temps avance, en nous ménageant le recul nécessaire, les idées de Solvay subissent la destinée de toutes les théories originales. Certaines parties s'en détachent ou tombent. D'autres, au contraire, confirmées par les événements ou par l'apport de nouvelles idées, se développent et grandissent.

Ne pourrait-on pas retrouver, dans l'étonnante expansion d'une institution admirablement organisée dans notre pays, les chèques postaux, ce qu'il y avait de pratique et d'immédiatement réalisable dans le *comptabilisme* de Solvay?

La politique *productiviste* est plus que jamais à l'ordre du jour; dans les idées à la mode, sous les noms d'« organisation scientifique du travail » et de « rationalisation de l'industrie et de l'économie nationale », Solvay reconnaît bien des traits de son productivisme.

Nous avons vécu, pendant la guerre, un essai de *chômage-capacitariat*, qui n'a échoué que par l'intervention scélérate du pouvoir occupant. Qui oserait affirmer qu'un jour, le projet ne reprendra pas corps?

L'idée de l'*égalité du point de départ* est dans l'air; elle est trop conforme à l'idéal d'une parfaite démocratie pour que l'on ne s'en rapproche pas petit à petit.

Quant à l'*impôt successoral réitéré*, il serait bien téméraire d'affirmer qu'il ne sera pas institué un jour, à voir la fiscalité marcher à pas de géant.

Ainsi, partiellement sans doute, et, à coup sûr, bien loin de l'unité du système rêvé, des idées de Solvay prennent place dans la vie sociale réelle.

Me sera-t-il permis, pour finir, de dire un mot des travaux entrepris par la direction actuelle de l'Institut?

Elle a tenté d'exécuter des œuvres collectives, ce qui ne s'était pas encore fait à l'Institut. Convaincu que l'étude des phénomènes sociaux contemporains, tout proches de notre observation et de notre contrôle, est de première importance pour la connaissance positive de la société, nous avons essayé d'analyser le relèvement de notre pays après la guerre. De là, notre ouvrage de l'an dernier, *La Belgique restaurée*, auquel chacun des collaborateurs de l'Institut a prêté son concours. Cette première tentative ayant été encourageante, nous nous proposons de continuer dans cette voie.

Mais cela n'empêche pas les collaborateurs de faire des travaux personnels. M. Chlepner a entrepris une *Histoire de la Banque en Belgique*, dont le premier volume a été salué par l'approbation générale des connaisseurs. M. De Leener a saisi l'actualité des questions de chemins de fer pour faire paraître une étude sur la réforme récente. M. Herbert Speyer nous a donné, sous le titre de *La Réforme de l'Etat*, une contribution intéressante à une question qui agite le monde parlementaire.

D'autre part, la *Revue* apporte périodiquement son contingent d'articles de fond, d'auteurs belges et étrangers, et la précieuse chronique du mouvement scientifique. *L'Intermédiaire Sociologique* fonctionne comme par le passé, et sa clientèle augmente continuellement.

M. Solvay avait la préoccupation de favoriser en toute circonstance les relations internationales. Nous n'avons pas manqué d'entretenir celles que possédait l'Institut. En outre, nous donnons l'hospitalité au Bureau de Correspondance en Belgique du Bureau International du Travail, et nous avons appelé à notre Comité Scientifique l'éminent président de son Conseil d'Administration. En 1925, la Commission du Règlement de ce Conseil a tenu une session à l'Institut.

Enfin, nous avons repris, chaque année, les *Semaines Sociales Universitaires*, dont le succès s'accroît. La dernière, celle de septembre 1927, était la dixième. Nous l'avons consacrée au *Productivisme*, en souvenir d'Ernest

Solvay, et nous avons pu y faire connaître un nombre remarquable de réalisations intéressantes,

Ainsi, nous nous efforçons de tenir dans tout son éclat le flambeau qui a été confié à nos mains.

Un grand industriel du pays de Liège me disait récemment qu'il n'y avait rien de plus beau, parmi les créations humaines, qu'une grande affaire industrielle : c'est un chef-d'œuvre d'organisation, et, en même temps, c'est un être vivant, trouvant en soi-même la force de se maintenir et de progresser, tout en apportant le bien-être matériel et moral à une population croissante.

Ernest Solvay a accompli ce chef-d'œuvre.

Mais il en a fait un autre, plus beau, peut-être. C'est d'avoir créé la possibilité indéfinie de recherches désintéressées de science pure, d'avoir réalisé un centre d'attraction pour les esprits avides de savoir et de vérité, d'avoir fait à jamais lever des regards et tourner des visages vers la lumière.

M. Vauthier, prenant la parole, s'est exprimé de la manière suivante :

MESDAMES, MESSIEURS,

La création, il y a vingt-cinq ans, de l'Institut de Sociologie, fut une attestation, parmi beaucoup d'autres, de la volonté invariable et réfléchie d'Ernest Solvay. Ce grand industriel, qui fut en même temps un grand et généreux esprit, un chimiste à l'intelligence inventive, avait foi dans la science. Comprendons bien le sens qu'il convient d'attacher à cette expression. Avoir foi dans la science, cela ne consiste pas simplement à s'imaginer, avec le vulgaire, qu'il est souhaitable pour un pays de compter un certain nombre de spécialistes dévoués qui s'appliquent consciencieusement à faire des découvertes utiles. Avoir foi dans la science, c'est être pénétré de cette conviction que le destin nous a placés dans un univers où d'innombrables phénomènes s'enchevêtrent et se combinent, et, toutefois, obéissent à des

lois qu'il est possible de dégager. Sans doute, il est des causes qui demeurent obscures; il est des lois qui se dérobent à nos investigations. Sur bien des points, nous rencontrons, plus souvent et plus fréquemment que nous ne le voudrions, le doute et le mystère. Mais l'homme ne révèle toute sa grandeur que dans l'effort qu'il accomplit pour arracher au mystère une partie de son secret, et son énergie s'amoindrirait s'il se résignait, dans un accès de découragement, à s'en tenir aux réponses d'antiques oracles.

Je vous parlais, il n'y a qu'un instant, de la place de l'homme dans l'univers. Dans ce terme univers, il ne suffit pas de comprendre à la fois le monde inorganique et l'ensemble des faits où se manifeste la vie. Il convient d'y comprendre également l'organisation sociale. C'est l'impérissable honneur d'Auguste Comte, non pas d'avoir entrevu ou même aperçu le premier que les sociétés humaines sont soumises à des lois issues de la nature des choses — les philosophes grecs et Montesquieu ne l'avaient pas ignoré, — mais bien d'avoir clairement vu et démontré que les phénomènes sociaux devraient être analysés au moyen de méthodes aussi rigoureuses, quoique assez différentes, que celles dont la valeur a été éprouvée dans le domaine des sciences de la nature. Ai-je besoin d'ajouter que l'un de nos plus illustres compatriotes, Adolphe Quetelet, un contemporain d'Auguste Comte, avait abouti à certaines conceptions qui se rapprochent singulièrement des siennes. C'est à partir de cette époque que la sociologie a été effectivement promue à la dignité de science positive. Décrire ses progrès et son épanouissement, ce serait évoquer un chapitre important de l'histoire intellectuelle du XIX^e et du XX^e siècle. N'est-il pas admirable de voir Ernest Solvay s'intéresser à la fois, avec la même ferveur compréhensive, aux sciences de la nature et à l'étude des phénomènes qui constituent l'existence sociale? Il est des rapprochements qui s'imposent à notre attention et qui sont hautement significatifs. Il y a peu de jours, j'avais le grand honneur de saluer à l'Université de Bruxelles, les membres illustres du Conseil supérieur de physique,

l'une des plus nobles créations d'Ernest Solvay, et aujourd'hui je me vois amené à célébrer avec vous le XXV^e anniversaire de la fondation de l'Institut de Sociologie.

Ce qu'a été cet Institut depuis un quart de siècle, ce qu'ont réalisé les collaborateurs dont il s'assura le concours, ce que furent les nombreuses et savantes publications dont le mérite et l'éclat ont rejailli sur l'Université de Bruxelles, nous le savons et le public le sait. Il y a là bien des choses sur lesquelles je voudrais insister ; mais il me faudrait pour cela plus de temps qu'il ne m'en est accordé. Je me contenterai de vous dire que l'Institut de Sociologie n'a jamais été aussi vigoureux, aussi prospère qu'à l'heure actuelle. Et laissez-moi ajouter immédiatement que nous en sommes redevables, pour une large part, aux efforts de son éminent directeur, M. Ernest Mahaim.

Ce n'est point parce que je m'honore d'être l'ami de M. Mahaim que je vais me croire obligé de garder, en ce qui le concerne, un silence plein de discrétion. Ce fut pour l'Institut de Sociologie une rare bonne fortune d'avoir pu trouver pour directeur un savant — et en même temps un professeur et un organisateur — de la valeur de mon collègue et confrère Mahaim. Il y a des savants de types différents et je m'empresse d'ajouter que ces contrastes ne nous empêchent nullement d'avoir pour eux tous la même admiration et le même respect. Mais enfin il n'est pas interdit d'éprouver une sympathie particulière pour le savant, pour le penseur, qui s'attaque valeureusement aux problèmes les plus pressants, les plus difficiles, j'allais dire les plus dramatiques de la société moderne. Parcourez du regard la liste des ouvrages dont nous sommes redevables à l'infatigable activité de M. Mahaim : ils traitent, pour la plus grande partie, de la condition de la classe ouvrière. De toutes les questions que l'on qualifie aujourd'hui de « questions sociales », celle-ci est probablement la plus grande. Permettez-moi d'ajouter qu'il n'en est point de plus belles. De tous les faits dont l'ensemble constitue, depuis un demi-siècle environ, l'évolution sociale, le plus

considérable, comme aussi le plus attachant pour un observateur attentif, c'est l'organisation de la classe ouvrière. Les vaillants et humbles travailleurs, dont l'obscur labeur assure à la société entière la possibilité de vivre, ont cessé d'être une multitude amorphe, livrée, ainsi que les sables du désert, aux caprices du vent. La classe ouvrière a acquis de la cohésion; elle s'ordonne en associations qui possèdent une claire conscience de leurs droits et dont on peut exiger l'accomplissement d'obligations librement contractées. Les ouvriers ont cessé de vivre au jour le jour. L'avenir n'est plus pour eux une nuit ténébreuse. Des rayons l'éclairent et y dessinent des formes aux contours saisissables. Je consens que cette lumière soit quelquefois trompeuse et qu'il lui arrive d'être créatrice de mirages assez troublants. Cela vaut mieux cependant qu'une morne obscurité, au sein de laquelle on s'endort avec indifférence, sinon avec découragement. Malgré des mécomptes, malgré des désillusions, félicitons-nous de résultats qui procèdent, sans aucun doute, de l'énergie tenace et réfléchie de la classe ouvrière, mais dont le mérite est dû également aux clairvoyantes initiatives des chefs d'industrie et de ce que l'on appelle le « capitalisme ».

Qu'il s'agisse de patrons ou d'ouvriers, il est absolument certain que leur effort eût été beaucoup moins fructueux s'il n'avait été dirigé, soutenu, et au besoin suscité, par des penseurs à l'esprit large et généreux, et dont la doctrine s'appuyait sur des faits rigoureusement contrôlés et classés. M. Ernest Mahaim est l'un de ces penseurs, et il est au nombre des plus universellement estimés. Ce n'est pas le moment de dresser une nomenclature de ses travaux. Je me bornerai à vous rappeler qu'en 1913 il professa à la Faculté de droit de Paris des leçons sur le droit international ouvrier et qu'en 1926 il fut invité à professer à l'Académie de droit international de La Haye, un cours sur l'organisation permanente du travail.

Pour parler des questions sociales avec autorité, et pour conquérir des adhésions, il faut assurément des connais-

sances étendues, de la pénétration, de l'impartialité. Il y faut également du courage et de la bonté ; en d'autres termes, il y faut du cœur, ce mot désignant à la fois, dans le langage courant si fréquemment exact, les deux vertus que je viens de mentionner. Tous ceux qui ont approché M. Ernest Mahaim ont eu l'occasion d'apprécier sa vaillance et la générosité de son âme. Il se rencontre aujourd'hui beaucoup trop de gens, et ce ne sont pas nécessairement les plus maltraités par le sort, qui ne cessent de se plaindre et de contempler avec un sourire amer une société qui leur offre cependant infiniment plus de roses que d'épines. Osons affirmer qu'il est bon d'être optimiste, de regarder le présent avec bienveillance et de considérer l'avenir d'un œil tranquille. Aux personnes qui inclineraient au découragement, je me permettrai de conseiller la lecture d'un ouvrage riche de substance et remarquablement composé. Je veux parler de *La Belgique restaurée*, volume rédigé par M. Mahaim et par ses collaborateurs de l'Institut de Sociologie.

De cette collection de monographies, écrites par des spécialistes supérieurement informés, il se dégage une impression réconfortante. Nous ne le savons que trop, la Belgique a cruellement et injustement souffert de la dernière guerre. La paix a fini par être conclue et nous ne pouvons qu'être pleins d'estime, et même de respect, pour nos concitoyens en constatant avec quelle énergie, et somme toute avec quelle rapidité, quoique au prix de durs sacrifices, ils ont réussi à reconstituer le patrimoine de la patrie.

La mort a malheureusement emporté Ernest Solvay avant qu'il ait pu connaître ce volume, commentaire éloquent de la pensée qui a présidé à la fondation de l'Institut de Sociologie. Si nous avions la bonne fortune de compter encore Ernest Solvay parmi nous, ce serait lui qui, bien certainement, s'adresserait à M. Mahaim et qui lui dirait avec ce sourire où se marquait son exquise bonté : mon cher ami, laissez-moi vous remercier, vous et vos excellents collaborateurs et permettez-moi de vous dire ma satisfaction de vous voir aujourd'hui à la tête de mon Institut.

La parole est ensuite donnée à M. Ernest-J. Solvay, qui s'exprime en ces termes :

Il revenait à mon père de prendre la parole en cette circonstance. Il a préféré que ce fût un petit-fils d'Ernest Solvay qui exprimât les sentiments que nous éprouvons tous afin de montrer combien, dans les jeunes générations, l'exemple de l'aïeul reste vivant.

Lorsque M. Mahaim nous a fait savoir que les collaborateurs de l'Institut souhaitaient qu'un buste du fondateur soit placé dans cette salle, nous avons été heureux d'offrir l'œuvre que voici, due au magnifique talent de Victor Rousseau. Il nous est agréable que ce soit sous l'effigie d'Ernest Solvay que se poursuivent des travaux qui prolongent et vivifient son œuvre.

Il est tout naturel qu'en un anniversaire comme celui-ci, qui glorifie le passé, nous cherchions à nous imaginer les sentiments qui animent Ernest Solvay s'il se trouvait parmi nous. Sans doute éprouverait-il un sentiment de satisfaction en pensant au labeur accompli ; mais, homme d'action autant qu'homme de pensée, il ne s'attarderait pas à regarder en arrière, il porterait son effort plus avant comme il le fit toujours et se préoccuperait de l'avenir.

Ayant vécu dans son intimité, nous savons combien lui tenait particulièrement à cœur sa théorie du Productivisme. Il avait cette conviction que les problèmes de la répartition des biens étaient liés aux nécessités de la production et qu'ils devaient se résoudre de manière à permettre une production sans cesse accrue par le rendement maximum de toutes les forces matérielles et intellectuelles mises en jeu. Il voyait dans cette conception la possibilité d'une politique d'apaisement social, un principe assurant une évolution sans révolution. L'après-guerre, comme a bien voulu nous le faire voir M. Mahaim, a montré la justesse de beaucoup de ses idées. Si nous songeons à tous les problèmes qui se posent pour le moment à l'attention de l'économiste, de l'industriel et de l'homme politique, l'on voit à quelle belle et magnifique tâche peut se consacrer cet Institut.

Faut-il vous dire, Mesdames et Messieurs, combien nous nous associons aux éloges que M. le Ministre Vauthier vient de décerner à M. Mahaim ; savoir la destinée de cet Institut entre ses mains est pour nous une garantie et un réconfort bien précieux.

L'Université de Bruxelles ayant bien voulu prendre envers nous la responsabilité et la charge d'assurer l'avenir de cet Institut, qu'il me soit permis aussi d'adresser ici nos remerciements à son président, M. Vauthier.

M. Mahaim, à son tour, remercie M. Ernest-J. Solvay de ses paroles, et la famille Solvay de sa générosité. Il aime à rappeler que chaque fois qu'il a eu besoin de son assistance, elle ne lui a pas fait défaut, et il déclare que le buste de l'illustre fondateur de l'Institut perpétuera matériellement son image dans une maison où sa mémoire n'a jamais cessé et ne cessera pas de vivre.
